

TÉMOIGNAGES ABONNÉS

# Doctorants et docteurs précaires : «On n'est jamais assez bien, alors qu'on se tue au travail !»

Par [Cassandra Leray](https://www.liberation.fr/auteur/20482-cassandra-leray) (https://www.liberation.fr/auteur/20482-cassandra-leray) — 12 février 2020 à 10:39



Enseignants-chercheurs et étudiants déposent symboliquement leur matériel de travail devant la Sorbonne, mercredi dernier. Photo Denis Allard pour Libération

Sous-payés, sous pression, les précaires de l'enseignement supérieur et de la recherche sont en lutte depuis deux mois. Ils racontent leur quotidien pour «Libération».

*«On est exploités alors que sans nous, l'université ne tourne pas !»* soupire Juliette (1), en deuxième année de thèse. Assise sur un banc place de la Sorbonne, elle jette un regard désabusé vers l'université Paris-1, où elle est vacataire. Depuis deux mois, comme elle, de nombreux précaires sont mobilisés pour dénoncer leur situation : grèves, tribunes, manifestations, la parole se délie. *«Ça fait des années qu'on est maltraités, mais personne n'en parlait, par peur de perdre nos contrats»*, marmonne la doctorante de 24 ans derrière son écharpe.

### **A lire aussi**

Réforme de la recherche : vers des jeunes chercheurs toujours plus précaires([https://www.liberation.fr/debats/2020/02/05/reforme-de-la-recherche-vers-des-jeunes-chercheurs-toujours-plus-precaires\\_1777275](https://www.liberation.fr/debats/2020/02/05/reforme-de-la-recherche-vers-des-jeunes-chercheurs-toujours-plus-precaires_1777275))

En France, 24% des enseignants du supérieur sont précaires([https://cache.media.enseignementsup-recherche.gouv.fr/file/statistiques/62/3/Note\\_NP\\_2017\\_2018\\_1146623.pdf](https://cache.media.enseignementsup-recherche.gouv.fr/file/statistiques/62/3/Note_NP_2017_2018_1146623.pdf)) (sans compter les vacataires). Ils peuvent aussi bien être doctorants ou docteurs enchaînant les contrats courts, et travaillent sous différents statuts : doctorants, thèse financée ou non, avec une mission d'enseignement, Ater (attaché temporaire d'enseignement et de recherche), avec un CDD d'un an renouvelable une fois... C'est encore plus compliqué pour les quelque 130 000 vacataires. Ils sont payés à l'heure de cours donnée et ne cotisent pas. Docteure en arts, Eugénie (1) va bientôt fêter ses 45 ans mais n'a toujours pas de poste fixe. Depuis dix ans, elle enchaîne les vacations avec un deuxième emploi pour s'en sortir.

### **Un salaire de misère**

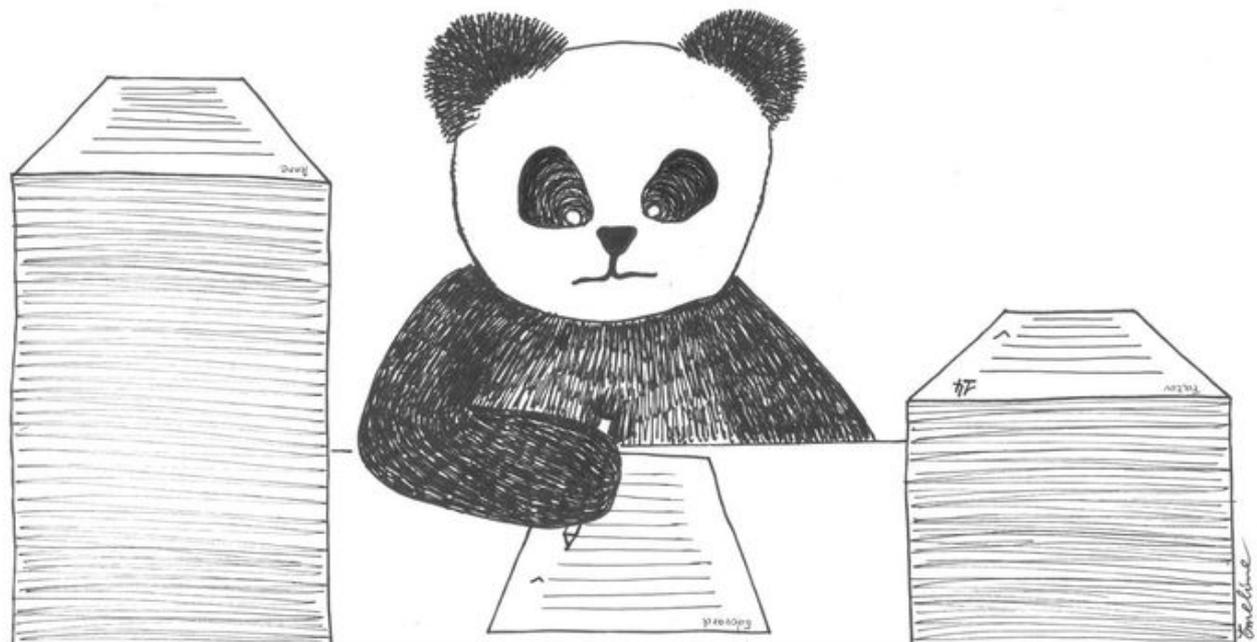
Sans le savoir, on voit leurs noms partout sur les emplois du temps des facs : les TD (travaux dirigés) sont assurés par des précaires. Les vacataires, *«ceux pour qui c'est le pire»*, comme le souligne Juliette, touchent 41,41 euros brut de l'heure. *«Sauf qu'on est payés uniquement à l'heure de cours donnée !»* rappelle Paula, exaspérée.

Elle a été vacataire pendant sa thèse à Montpellier et se souvient des heures de travail à rallonge, non rémunérées : *« J'avais dû préparer un concours blanc d'agrégation. L'écriture m'a pris une semaine, la surveillance sept heures, la correction huit heures. Et j'ai été payée uniquement pour une heure de cours. »*

# Sans précaires, pas d'université !



23:51



**Préparation de l'examen = 4h**

**Surveillance = 4h**

**Correction = 43h**

**Total = 51h**

**Heure rémunérée = 1h (40€)**

*Collectif des précaires de l'ESR de Rouen*

[precaires.esr.rouen@gmail.com](mailto:precaires.esr.rouen@gmail.com)

<https://precairesesrouen.wordpress.com/>



## Capture d'écran Précaires ESR Rouen

Juliette, vacataire en science politique, enchaîne elle aussi les heures de cours pour à peine 200 euros par mois. Et encore, quand elle touche son salaire. Depuis le début de l'année scolaire, elle n'a pas reçu le moindre centime alors qu'elle enseigne toutes les semaines : *«Les vacataires sont toujours rémunérés à la fin du semestre. L'année dernière, j'ai été payée fin août pour des TD donnés en janvier.»*

A Paris-1, Juliette et les autres vacataires ont même fait une rétention de notes entre avril et juin 2019 pour réclamer la mensualisation de leur salaire. La fac a accepté, mais rien n'a changé. Même son de cloche du côté de Lille, où William est vacataire : *«Depuis des années, on nous promet partout qu'on va être payés mensuellement, mais ce n'est jamais mis en place.»*

### **«J'aurais dû faire un CAP soudure»**

Bien sûr, Juliette n'a pas les moyens de se payer un loyer à Paris. Coup de chance, des amis l'hébergent gratuitement dans leur appartement, et ses parents lui font parfois des pleins de courses. Mais ce n'est toujours pas assez pour s'en sortir financièrement. Alors à côté, elle est ouvreuse dans un théâtre les soirs et week-ends, pour 200 euros par mois. Le reste du temps, elle jongle entre sa thèse et ses cours. *«Je suis jeune, donc ça va, mais je ne vais pas pouvoir continuer comme ça toute ma vie»*, confie la jeune femme, honteuse de devoir constamment se reposer sur les autres : *«Je suis toujours celle qui n'a pas d'argent, qui demande à aller dans un bar moins cher...»*

Eugénie, elle, a soutenu sa thèse il y a près de dix ans et n'a toujours pas été titularisée. Amoureuse de l'enseignement, elle ne veut pas lâcher la fac pour autant et donne des vacances dans une université parisienne. En parallèle, elle est rédactrice à temps partiel, pour toucher un revenu décent. Elle a supporté ce cumul pendant près d'une décennie, en espérant que la précarité n'était qu'une étape. Mais aujourd'hui, l'épuisement n'est plus surmontable : *«Je prévois enfin de me reconverter, bien malgré moi. Franchement, j'aurais dû faire un CAP soudure.»*

### **Une réponse positive sur trente candidatures**

Pour Suzanne (1) aussi, la question de la reconversion commence à se poser. Pourtant, elle s'estime presque chanceuse : elle a obtenu un poste d'Ater avec un salaire de 1 657,87 euros net par mois. A 34 ans, elle n'a jamais gagné autant d'argent, mais reste anxieuse : *«Je vais savoir en juin si mon CDD est renouvelé en septembre...»*

Pour obtenir une place d'Ater, il faut postuler via la plateforme en ligne Galaxie. Suzanne a tenté l'expérience à cinq reprises, avec une trentaine de candidatures chaque fois partout en France. Elle n'a reçu qu'une seule réponse positive : à Tours, alors qu'elle vit à Nancy avec son conjoint, en CDI. Pas le choix, elle a déménagé seule dans un studio et essaie de le voir quand elle peut, en économisant pour se payer des billets de train. *«Etudiante, j'étais déjà très précaire. Ça n'a jamais changé. Sauf que maintenant, il y a la déprime de se dire que même en étant surdiplômée et hyperqualifiée, je ne décroche pas de contrat»*, admet-elle.

### **«Deux de mes amis se sont suicidés»**

Paula, doctorante en géographie, a elle aussi décroché un poste d'Ater en septembre, à Rouen. Un *«miracle»* : sur cinquante candidatures, elle n'a eu que trois réponses positives, *«et c'est considéré comme un super score»*.

Ces rejets sont difficiles à encaisser : *«Qu'est-ce qu'il faut faire pour être pris ? On n'est jamais assez bien, alors qu'on se tue au travail !»* Pour *«améliorer»* leur dossier, les doctorants et docteurs doivent multiplier les activités : participer à des colloques, publier dans des revues académiques, donner des cours... Tout ça pour espérer être titularisé tôt ou tard, alors que les postes sont de plus en plus rares. William, vacataire à Lille, a été témoin des conséquences dramatiques que peut avoir une telle pression : *«Deux de mes amis se sont suicidés parce qu'ils n'arrivaient plus à tenir.»*

*«C'est une angoisse terrible. Ça te bouffe de l'intérieur...»* confirme Paula. Pour ne pas se laisser sombrer, elle a décidé de prendre plus de temps pour elle cette année : pour la première fois, elle ne travaille pas les week-ends : *«Ce que j'aime, c'est l'université, mais je préfère me reconvertir plutôt que supporter ce stress permanent.»*

## Des collectifs de précaires pour lutter

Quelque chose rassure encore Juliette : dans cette précarité, elle a rencontré d'autres personnes qui vivent la même chose et sont prêtes à lutter pour leurs droits. Depuis deux mois, les collectifs de précaires se multiplient : à Rouen, Tours, Lille, Paris... Des actions ont lieu régulièrement pour faire connaître leur situation. *«La réforme des retraites, la loi de programmation pluriannuelle de la recherche (LPPR)... Ce sont des réformes qui vont avoir un impact encore pire sur nous ! explique William, en grève depuis le 5 décembre. En n'assurant plus nos cours, on a enfin pu se rencontrer et créer un mouvement collectif.»*

---

### A lire aussi

Pourquoi les enseignants-chercheurs sont en colère([https://www.liberation.fr/france/2020/02/06/pourquoi-les-enseignants-chercheurs-sont-en-colere\\_1777190](https://www.liberation.fr/france/2020/02/06/pourquoi-les-enseignants-chercheurs-sont-en-colere_1777190))

---

Leurs revendications : des titularisations plus nombreuses, une revalorisation des salaires, le retrait des projets de réformes... Face à tant de mobilisation, Eugénie croise les doigts, mais ne veut pas se faire d'illusions : *«Si ces réformes passent, j'espère presque mourir de mon tabagisme avant la retraite. Car plus jamais ce niveau de précarité !»*

(1) Ces prénoms ont été modifiés.

[Cassandra Leray \(https://www.liberation.fr/auteur/20482-cassandra-leray\)](https://www.liberation.fr/auteur/20482-cassandra-leray)